Biens Symboliques / Symbolic Goods

Revue de sciences sociales sur les arts, la culture et les idées

9 | 2021
Varia

Chronique d'une scène manquante. À propos d'une traduction de Hamlet : de Gide à Derrida, et vice-versa

Chronicle of a Missing Scene. On a Translation of Hamlet: from Gide to Derrida, and back again

Antonia García Castro et Eduardo Rinesi

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/bssg/839>

DOI : 10.4000/bssg.839

ISSN : 2490-9424

Éditeur

Université Paris Lumières

Référence électronique

Antonia García Castro et Eduardo Rinesi, « Chronique d'une scène manquante. À propos d'une traduction de Hamlet : de Gide à Derrida, et vice-versa », *Biens Symboliques / Symbolic Goods* [En ligne], 9 | 2021, mis en ligne le 11 janvier 2022, consulté le 13 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/bssg/839> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/bssg.839>

Ce document a été généré automatiquement le 13 janvier 2022.

Biens Symboliques / Symbolic Goods

Chronique d'une scène manquante. À propos d'une traduction de Hamlet : de Gide à Derrida, et vice- versa

*Chronicle of a Missing Scene. On a Translation of Hamlet: from Gide to Derrida,
and back again*

Antonia García Castro et Eduardo Rinesi

« The time is out of joint: O cursed spite,
That ever I was born to set it right!
Nay, come, let's go together »

William Shakespeare, *The Tragedy of Hamlet, Prince
of Denmark*, Act 1, sc. 5

- 1 Ce qui suit est une tentative de mettre par écrit quelque chose qui demeure à nos yeux à l'état de mystère, à propos d'une traduction de *Hamlet* réalisée par André Gide (1869-1951), et de deux éditions de celle-ci chez Gallimard, celle de 1946 et celle de 1959. Pendant un temps, nous avons considéré que ces deux éditions pouvaient correspondre à des traductions différentes car elles contenaient quelques variantes dont une surtout a retenu notre attention et concerne l'une des répliques les plus célèbres de la pièce (« *The time is out of joint* »). Chemin faisant, il est apparu qu'elles composaient – jusqu'à preuve du contraire – un seul et même texte de référence, celui qu'André Gide remit à Gallimard en 1946. Comment comprendre alors les variantes ? Relevaient-elles d'un choix de Gide ? La présentation et les notes de l'édition de 1959 précisaient un certain nombre de choses, mais pas celle-ci.
- 2 Les circonstances dans lesquelles nous avons été amenés à nous intéresser à cette traduction et à ses éditions sont quelque peu rocambolesques et donnent le ton à un texte qui ne saurait être autre chose qu'une chronique. Résidant tous deux à Buenos Aires et n'étant pas des spécialistes de Gide, nous avons été interpellés par cette énigme dans le cadre d'un travail spécifique consacré à *Hamlet* et à ses traductions¹. Nous avons

décidé de creuser la question en particulier après un détour par une autre lecture de *Hamlet* par Jacques Derrida, qui lui donna une place de choix dans *Spectres de Marx* (1993).

- 3 Nous nous proposons ici de faire état du cheminement suivi au cours de cette enquête, l'enjeu étant moins de répondre à la question « la variante observée dans l'édition de 1959 relève-t-elle d'un choix de Gide ? » que d'explicitier les motifs qui nous ont fait douter.

1. Ce que Derrida lut

« “The time is out of joint” : les traductions elles-mêmes s'en trouvent “out of joint”. Si correctes et légitimes qu'elles soient, et quelque *droit* qu'on leur reconnaisse, elles sont toutes désajustées, comme injustes dans l'écart qui les affecte (...) » (Derrida 1993 : 43, souligné dans le texte.)

- 4 C'est en 2017 que nous avons été amenés à nous pencher sur ce passage de *Spectres de Marx*. Eduardo Rinesi avait récemment publié en Argentine un ouvrage sur *Hamlet* dont l'un des chapitres s'intéressait à des questions de langue et de traduction, Derrida y était cité et commenté. Ce travail devait être publié en France et nous nous occupions de sa traduction (“No es posible que nos entendamos”, in Rinesi 2016 : 17-31, et Rinesi 2017 pour la version française). Or, parmi les citations de Shakespeare présentes dans le texte, certaines étaient des traductions françaises de *Hamlet*. S'agissant de rendre l'ensemble du texte en français, plutôt que de traduire nous-mêmes ces extraits, il nous a semblé pertinent de consulter les traductions déjà publiées en France. Et dans la mesure où Derrida avait pris la peine d'en comparer certaines, nous avons commencé par celles qu'il considérait « parmi les plus irréprochables et intéressantes » (Derrida 1993 : 43). Elles étaient au nombre de quatre : celle d'Yves Bonnefoy (1957, parue chez Folio-Gallimard en 1992), celle de Jean Malaplate (1991, pour José Corti), celle de Jules Derocquigny (1989, pour Les Belles Lettres) et celle d'André Gide (Bibliothèque de la Pléiade, 1959).
- 5 Une expression avait tout particulièrement intéressé le philosophe : « The time is out of joint » qui devenait tantôt « Le temps est hors de ses gonds » (Yves Bonnefoy), « Le temps est détraqué » (Jean Malaplate), « Le monde est à l'envers » (Jules Derocquigny) et « Cette époque est déshonorée » (André Gide). Cette dernière traduction faisait l'objet d'un assez long commentaire :

« Si surprenante qu'elle paraisse au premier abord, la lecture de Gide s'accorde pourtant avec la tradition d'un idiome qui, de More à Tennyson, donne un sens apparemment plus *éthique ou politique* à cette expression. “Out of joint” qualifierait la déchéance morale ou la corruption de la cité, le dérèglement ou la perversion des mœurs. On passe facilement du désajusté à l'injuste. » (Derrida 1993 : 43-44, le développement se poursuit dans les pages suivantes.)
- 6 La traduction proposée par André Gide venait ainsi en appui à une réflexion sur ce qui, aux yeux du philosophe, faisait problème dans l'expression shakespearienne :

« (...) comment justifier ce passage du désajustement (valeur plutôt technico-ontologique affectant une présence) à une injustice qui ne serait plus ontologique ? Et si le désajustement était au contraire la condition de la justice ? Et si ce double

registre condensait son énigme, justement, et potentialisait sa sur-puissance dans ce qui donne sa force inouïe à la parole de Hamlet : *The time is out of joint* ? N'en soyons pas surpris, l'*Oxford English Dictionary* donne cette phrase de Hamlet pour exemple de l'inflexion éthico-politique. » (Derrida 1993 : 44).

- 7 De son côté, commentant Jacques Derrida, ici lecteur de Shakespeare à travers André Gide, Eduardo Rinesi soulignait le caractère « osé » du choix consistant à donner « déshonorée » pour « out of joint », lequel n'allait nullement de soi (« *no evidente* », Rinesi 2016 : 24).
- 8 Nous avançons dans la traduction de ce texte et nos lectures des traductions françaises de *Hamlet*. La version de Gide était à peine engagée que, arrivés à l'Acte 1, scène 5, coup de théâtre... Le mot qui avait suscité le commentaire de Derrida était absent. En lieu et place de « Cette époque est *déshonorée* », on lisait « Cette époque est *désordonnée* ».
- 9 De quoi s'agissait-il ? On pouvait difficilement penser que Derrida s'était trompé en lisant ou en citant. Une note de bas de page dans *Spectres de Marx* renvoyait à l'édition de 1959. Il s'agissait du deuxième volume des *Œuvres complètes de Shakespeare*, paru dans la Pléiade, qui réunissait des traductions diverses pour chaque pièce. L'édition que nous avions entre les mains était différente. C'était bien Gallimard, mais le volume datait de 1946. Est-ce qu'il y avait deux traductions ? La note de bas de page qui, dans *Spectres de Marx*, se rapportait à la version de Gide ne contenait aucune autre mention. Dans le corpus, il était par ailleurs question de « la » lecture, « la » traduction de Gide.
- 10 Les deux mots étant, pour ainsi dire, « lâchés », il était difficile de passer outre. Notre intérêt ne tenait pas, ou pas seulement, au fait qu'il y avait là deux mots bien distincts, mais aussi au fait que ces mots étaient à la fois d'un statut tout à fait différent et proches dans leur écriture, et même phonétiquement. Mais là où « déshonorée » avait pu surprendre et alimenter une réflexion sur la dimension éthique du « out of joint », « désordonnée », *en comparaison*, laissait perplexe. Ce choix n'excluait pas une dimension éthique mais semblait le faire d'une tout autre manière, quasiment opposée. C'est-à-dire, sans vraiment « oser », sans prise de risque, sans trop s'aventurer. Pour écarter tout soupçon d'une éventuelle erreur de lecture, nous nous sommes tout d'abord procurés une photo de la page mentionnée dans le volume de la Pléiade².

Fig. 1.

Hamlet - Trad. André Gide La Pléiade/Gallimard 1959

© Gallimard

Fig. 2.

Hamlet - Trad. André Gide/NRF, Gallimard 1946

© Gallimard

- 11 D'une édition à l'autre, le passage reproduit était identique à l'exception des deux mots. On ne peut l'affirmer mais il est probable que cette différence soit passée inaperçue aux yeux de Derrida. N'avait-il lu que l'édition de 1959 ? Sa propre réflexion, aurait-elle été

différente s'il avait lu celle de 1946 ? D'autres avaient-ils vu cette différence ? Seule cette question était de notre ressort.

2. Gros plan sur une note de bas de page : deux traductions de Gide ?

- 12 Parmi les travaux disponibles en ligne, au moins un en faisait mention. Il s'agissait d'un article de Palle Leth datant de 2007. Ce texte examine et récuse l'idée selon laquelle « une métaphore ne se paraphrase pas ». Aux fins de démonstration, la métaphore retenue est « *The time is out of joint* » et l'expression qu'on y confronte est « Cette époque est déshonorée », considérée non pas *stricto sensu* comme traduction mais comme paraphrase dont il s'agit de penser la pertinence.
- 13 C'est ainsi que l'on peut lire dans le corpus : « Il existe une paraphrase de la parole de Hamlet qui s'énonce : "Cette époque est déshonorée". C'est la traduction française qu'en propose Gide. » (Leth 2007 : 596) Puis, en note :

« André GIDE, tr., *La tragique histoire d'Hamlet*, in William SHAKESPEARE, *Œuvres complètes*, éd. Henri Fluchère, Paris, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1959, t. II, p. 633. Cf. André GIDE, *Le théâtre complet de André Gide*, t. VII, *Hamlet*, Neuchâtel et Paris, Ides et Calendes, 1949, p. 44, où la parole de Hamlet est rendue par "Cette époque est désordonnée." Notons que la parole de Hamlet sert de *leitmotiv* tout au long de l'essai de Jacques DERRIDA, *Spectres de Marx. L'état de la dette, le travail du deuil et la nouvelle Internationale*, 1993, Paris, Galilée, "La philosophie en effet", 2006. La seconde traduction de Gide ainsi que quelques autres sont rapportées et discutées p. 43 sq. » (Leth 2007 : 596, note 28).
- 14 Dans ce raisonnement, « la seconde traduction de Gide » était celle du commentaire de Derrida, celle de 1959. Par déduction, la « première » était celle de l'édition 1949 (qui reprend celle de 1946). La note n'en disait pas plus.
- 15 Partant de cette note de Palle Leth, nous avons orienté nos recherches vers les « deux » traductions de Gide, car il y avait bien au moins deux traductions. Cependant, elles avaient comme points de repère non les années 1946 et 1959, mais les années 1920 et 1940. Dans cette histoire longue, la traduction publiée en 1946 était non pas la première mais plutôt la dernière, aboutissement d'un travail de longue haleine. En effet, c'est à la demande de Serge Pitoëff que Gide, qui avait déjà traduit *Antoine et Cléopâtre*, entreprend de traduire *Hamlet* en 1922. L'expérience s'avère particulièrement difficile et il décide d'interrompre son travail. Une partie de ce matériel (Acte II, scènes 1 et 2) restera longtemps inédite. L'Acte I, en revanche, sera publié en 1929 (revue *Échanges*) et en 1930 (*Éditions de la Tortue*). Puis, en 1942, à la demande de Jean-Louis Barrault qui souhaitait monter la pièce, André Gide reprend sa traduction.
- 16 Cette nouvelle tentative aboutit : une traduction de la pièce complète est publiée en 1944 (New York, Schiffrin, édition bilingue). Mais le travail ne s'arrête pas là, car Gide et Barrault reprennent ensemble cette édition : ils dialoguent, commentent, annotent, raturent : ils mettent à l'épreuve des mots destinés non pas – en priorité – à être lus mais à être dits sur une scène. Une nouvelle édition, qui intègre ces révisions, est publiée chez Gallimard en 1946, qui est aussi l'année de la Première de la pièce. Jean-Louis Barrault en assume la mise en scène et le rôle de Hamlet³.

Fig. 3.

Jean-Louis Barrault dans le rôle d'Hamlet et Jacqueline Pagnol dans celui d'Ophélie (revue *Paris-Théâtre* n°96, mai 1955)

© March.es

- 17 Cette présentation beaucoup trop succincte de l'histoire d'une traduction ne peut rendre justice aux travaux fascinants qui lui ont été consacrés⁴. D'un texte à l'autre, une question revenait à propos de ce qu'implique de traduire pour le théâtre et, plus généralement, sur la diversité des critères qui permettent de juger, à des moments divers, et dans des milieux divers, de la justesse ou non d'une traduction⁵. Un colloque venait par ailleurs de se tenir à propos de « Gide et le théâtre⁶ ».
- 18 Les premières lectures effectuées, nous avons entrepris de contacter le Centre d'études gidiennes ainsi que la Fondation Catherine Gide, puis des chercheurs et, finalement, les éditions Gallimard⁷. À l'issue de ce travail exploratoire, le mystère persistait. Il ne semblait pas possible de savoir comment le mot « déshonorée » était apparu dans l'édition de 1959. Mais d'autres éléments offraient des pistes intéressantes. En particulier, le statut de l'édition de 1946. En effet, les éditions de la traduction d'André Gide sont relativement nombreuses. Dans son ouvrage *André Gide et le théâtre*, Jean Claude en offre le détail.

Fig. 4.

Liste d'ouvrages

© Gallimard

- 19 La liste ne mentionne pas l'édition de 1947, qui est la même que celle de 1949 chez Ides et Calendes. Pour l'édition de la Pléiade, celle de 1963 figure⁸. Parmi ces éditions, seule celle de 1946 est considérée, par les spécialistes, dont Jean Claude, comme l'édition « définitive » et « de référence⁹ ». Et c'est aussi en ces termes que s'est exprimée notre interlocutrice de la Fondation Catherine Gide. Après nous avoir indiqué quelques références bibliographiques, elle précisa : « étant entendu que la version définitive est celle de 1946, publiée sous le contrôle de Gide¹⁰. »

3. Gide relecteur de Gide : ce qui était connu

- 20 L'expression nous semble importante. Par la force des choses (Gide meurt en 1951), il n'a pas contrôlé l'édition de 1959. Comme il n'avait peut-être pas contrôlé celle de 1944. C'est ce que Jean Claude considère à propos de l'édition Schiffrin qui contient quelques coquilles : « A la fin de l'année 1944, quand paraît cette édition, Gide séjourne encore en Algérie. Il est fort probable qu'il n'a pas pu lire lui-même les épreuves » (Claude 1998 : 244, note 8).
- 21 Les travaux de Jean Claude avaient de quoi nous plonger dans les affres du désespoir car ils donnent à voir l'ampleur de la tâche pour quiconque se proposerait de consulter des manuscrits. Des manuscrits qui, comme Patrick Pollard nous l'avait tout d'abord signalé, « existent en plusieurs états, dont ceux de Gide lui-même et les notes et commentaires de Dorothy Bussy¹¹, ainsi que le manuscrit de travail de Jean-Louis Barrault¹² ». Mais les mêmes travaux de Jean Claude, consultés de manière parcellaire, avaient aussi de quoi nous redonner courage car ils contiennent des indications fort

précises sur la manière de travailler d'André Gide. En particulier concernant la période de collaboration avec Jean-Louis Barrault.

Fig. 5.

Affiche Gide-Barrault

© BnF

- 22 Dans un de ses textes consacrés à cette collaboration, Jean Claude examine ainsi le type de corrections apportées par les deux hommes à l'édition de 1944 (Claude 1998) : il ne s'agit pas, dit-il, d'en faire une présentation exhaustive mais de définir le type de travail effectué. Ce travail concerne tout d'abord des coquilles, ce qui pour nous, dans le cadre du présent texte, n'est pas un détail. Puis, il y a des corrections de fond qui visent, entre autres, à rendre le texte audible et non seulement lisible. Partant de deux exemplaires de travail, celui de Gide et celui de Barrault, Jean Claude observe :

« Les annotations de Gide sur l'exemplaire de Barrault correspondent à des modifications du texte de sa traduction telle qu'elle avait paru à New York. Ces corrections sont portées à la manière dont on corrige des épreuves. Elles n'affectent jamais de longs passages ; elles portent au contraire sur un nombre important de petits détails. Et il importe de constater que ces corrections se retrouvent presque toutes adoptées dans l'édition Gallimard.

Ces annotations laissent deviner dans quel sens Gide a modifié ou amélioré sa traduction, et aussi sous quelle influence, car les corrections à l'encre sont le plus souvent doublées par les suggestions de Barrault notées au crayon. L'hypothèse la plus probable, au vu de l'ensemble des annotations, est que Barrault a d'abord de son côté préparé le travail de révision et qu'il l'a soumis ensuite à Gide pour discussion ou approbation. » (Claude 1998 : 243).

- 23 Après avoir indiqué quelques coquilles, Jean Claude remarque :

« Des inadvertances pouvaient même changer le sens et il n'était sans doute pas difficile à Gide de s'en apercevoir¹³. »

- 24 Parmi les critères que Jean Claude identifie, on trouve la recherche d'un mot « plus juste », « mieux adapté au contexte », « la volonté de serrer de plus près le texte anglais » (p. 244). Puis : « On constate aussi souvent que les changements s'opèrent dans le sens d'une expression plus directe, moins contournée et là encore, mieux adaptée à la tonalité du moment » (p. 244-245). Ce qui conduit parfois à l'expression de formules plus « triviales » (p. 245).
- 25 Jean Claude note également quelques commentaires de Barrault : « pas facile à dire », « pas clair à prononcer » (p. 246). Et un peu plus loin, il nous permet de lire une sorte de hiatus, en toute courtoisie, entre l'homme qui écrit et l'homme qui dit :
- « Dans le célèbre monologue d'Hamlet, on lit : “Et c'est ainsi que la conscience fait de chacun de nous un couard”. Gide avait d'abord écrit “peureux” ; Barrault lui a suggéré “lâche” ; Gide a corrigé en “couard” dans l'édition de Gallimard mais, dans son édition de travail, Barrault a rayé “couard” et repris sa suggestion : “lâche” » (Claude 1998 : 246-247).
- 26 Puis, vient une remarque à propos de l'Acte I, scène 5. Elle porte sur la même tirade qui nous intéresse ici mais un autre passage.
- « A la fin de l'Acte I, Gide faisait dire à Hamlet : “A présent, venez, allons ensemble”. Barrault lui a demandé de corriger en : “rentrons ensemble”, plus logique puisque Hamlet et ses compagnons sont sur une plate-forme devant le château et sont censés pénétrer dans le château. » (Claude 1998 : 247).
- 27 C'est effectivement ce qu'on peut lire dans l'édition de 1946 (et celle de 1959).
- 28 Ce texte de Jean Claude ne nous permet pas de trancher la question qui nous intéresse, mais il offre des pistes intéressantes s'agissant d'entrevoir une manière de travailler : Gide contrôlait les éditions sans négliger les coquilles ; des critères précis ont été définis s'agissant de choisir, dans un univers de mots possibles, le mot juste ; dans ce travail de révision, Gide compta non seulement sur la collaboration de Dorothy Bussy, mais aussi sur le regard et l'écoute de Barrault.
- 29 Ce soin extrême, on le perçoit aussi ailleurs. Dans le chapitre que Martine Sagaert et Peter Schnyder consacrent, dans *André Gide. L'écriture vive*, à la traduction de *Hamlet*, une autre comparaison est réalisée, entre une version jusque-là inédite d'une partie de l'Acte II datant de 1922, et l'édition de 1944 :
- « Nous avons effectué une transcription de cette version des années 1920 avec, en note, les variantes et, en regard, le texte publié en 1944 ; quant aux divergences, il conviendrait de les discuter dans le cadre d'une comparaison d'ensemble des diverses étapes et, surtout, de la vision que Gide avait du travail du traducteur (...). Le texte de 1944 est plus abstrait que la version précédente. Il est plus lisse, souvent moins spontané (...). » (Sagaert & Schnyder 2008 : 83).
- 30 Par variantes, dans ce cas précis, il faut comprendre *les options que Gide a considérées et qu'il n'a pas retenues*. Celles-ci sont indiquées en notes de bas de page. C'est donc une sorte de registre des ratures que les auteurs mettent aussi à notre disposition. Ce chapitre comprend des précisions à propos des manuscrits disponibles. Après les avoir indiqués, les auteurs indiquent que ces manuscrits « présentent des variantes mais n'offrent que peu de changements importants par rapport à la version publiée en revue (1929 et 1930), puis en volume (1944) » (Sagaert & Schnyder 2008 : 81). Mais c'est dans le DVD-ROM qui accompagne l'ouvrage que nous avons trouvé une autre option que Gide avait d'abord considérée en 1922 : « L'époque est disloquée. »

Fig. 6.

Capture d'écran du DVD-ROM accompagnant l'ouvrage de Sagaert & Schnyder 2008, montrant le passage « L'époque est disloquée. » dans l'écriture de Gide.

- 31 Est-ce à dire que nous sommes en présence de « trois » traductions de Gide pour « out of joint » ?
- 32 À ce stade, et compte tenu du matériel disponible, deux sont certaines (« disloquée », « désordonnée »). Concernant la troisième, des questions surgissent, notamment à la lumière des commentaires de Jean Claude à propos du type de modifications réalisées sur l'édition de 1944 : peut-on considérer ce troisième mot (« déshonorée ») comme une expression « plus directe » que les autres ? « plus triviale » ? « moins contournée », « mieux adaptée à la tonalité du moment » ? Ou comme témoignant d'une « volonté de serrer de plus près le texte anglais » ? On peut en douter. Mais doute n'est pas preuve.
- 33 D'autres éléments sont à prendre en considération. En effet, il semblerait que lorsque des changements importants aux yeux de Gide ont été apportés, il en a lui-même laissé des traces. Il existe ainsi une note accompagnant l'édition de 1946, dans laquelle Gide commente une option de traduction. Le vers qu'il commente est situé à l'Acte III, scène 4, c'est une réplique d'Hamlet (adressée à la reine) : « Mauvais début ; La suite sera pire » (Gallimard, 1946). La note 4, accolée au mot « pire » précise que : « J'avais traduit ces mots ainsi, tout d'abord : "prévenant par un mal, un mal pire" (...) Mais je ne puis m'entêter dans un aussi évident contresens, si séduisant qu'il puisse paraître¹⁴ ».
- 34 Le passage de « L'époque est disloquée » (1922) à « Cette époque est désordonnée » (1946) ne méritait peut-être pas de longues explications. Mais Gide pouvait-il remplacer « désordonnée » par « déshonorée » sans souffler mot ? Sans en parler à personne ? Sans qu'un changement de cette nature ne soit commenté quelque part ? Un tel document existe peut-être, une note passée inaperçue, une réflexion dans une lettre, dans un journal. C'est une possibilité qu'on ne peut pas exclure.

4. Faute de note, comment lire Gide... et Derrida ?

- 35 L'appareil critique de l'édition de 1959¹⁵ ne contient pas de mention du manuscrit qui a servi de référence. Mais cette précision n'était sans doute pas nécessaire s'il s'agissait de reproduire l'édition de 1946. On trouve, dans l'Appendice, la Lettre-préface de Gide. La même qui accompagnait l'édition de 1946 (pp. 1542-1544). Puis, cette lettre est suivie des notes de Gide lui-même déjà présentes dans l'édition de 1946 (pp. 1544-1545). Ces notes sont des réflexions à propos de sa traduction.
- 36 L'édition de 1959 contient aussi des notes de l'éditeur relatives à l'œuvre elle-même (pp. 1585-1593). Aucune ne concerne l'expression « out of joint ». En revanche, on trouve un assez long commentaire à propos d'un autre choix de Gide. Il s'agit de sa décision de « simplifier » le texte de Shakespeare (Acte II, sc. II). Une note explicative de Gide est insérée dans le corpus même¹⁶. À propos de cette décision, l'éditeur nous dit : « L'adaptation d'André Gide nous paraissant un peu trop sobre et trop polie en regard du texte, nous nous permettons de donner de celui-ci une traduction littérale (...) » (p. 1587). Là encore, ce soin extrême de l'édition et du rapport au texte d'origine ne peut qu'attirer l'attention au regard du silence qui entoure l'« out of joint ».
- 37 Restait une dernière question : les deux éditions étaient-elles *par ailleurs* identiques ? Outre le titre *Hamlet* (1946), *La tragique histoire d'Hamlet, prince de Danemark* (1959), une révision ligne par ligne mit en évidence des changements mineurs (virgules, ponctuation, minuscules/majuscules). Puis quelques différences d'un autre type dont celles-ci :
- Acte I, sc. V
Hamlet. Parle! Je suis tenu d'écouter (1946, p. 48) / Parle! Je suis venu t'écouter (1959, p. 629)
Le Spectre. Tenu de même de me venger quand tu sauras... (dans les deux éditions)
 Acte V, sc. I
Premier Paysan: « Oui ; ça doit être à corps défendant ; pas possible autrement. Car c'est là le point. Si je me noie moi-même spirituellement, ça suppose un acte » (1946, p. 194) ; « Oui ; ça doit être à corps défendant ; pas possible autrement. C'est là un point. Si je me noie moi-même spirituellement, ça suppose un acte » (1959, p. 686).
- 38 La modification apportée à l'Acte I, scène 5, modifie clairement le sens et le type d'échange entre les deux personnages. La tension qui se joue dans l'expression « être tenu de » dans l'édition 1946, disparaît dans l'édition de 1959. De même, Acte V, scène 1, ce n'est pas tout à fait la même chose que d'examiner un point parmi d'autres (1959), que d'examiner « le » point (1946). Ce type de modifications engage, en principe, plus qu'une relecture typographique : un relecteur qui assumerait un certain type de choix dans le cadre d'une édition qui, comme on le sait, n'a pas été établie « sous le contrôle de Gide ».
- 39 Au cours de l'année 2019, nous avons entrepris de contacter quelques personnes qui à des titres divers pouvaient nous renseigner. Nous cherchions d'abord à savoir si les variantes entre les deux éditions avaient déjà fait l'objet d'une étude. Nos interlocuteurs n'ont pas exclu, à titre d'hypothèse, la possibilité d'une coquille ou d'une faute d'impression¹⁷. En effet, ces choses-là peuvent arriver et dans le cadre de cette traduction, elles étaient déjà arrivées (éd. Schiffrin, 1944). Puis, réfléchissant au regard de l'original (« out of joint »), l'option « déshonorée » a semblé à certains « presque un

contresens », voire « un véritable faux sens ». « Désordonnée » semblait une traduction « plus satisfaisante », « sans être aussi bonne que “disloquée” ».

- 40 D'autant plus satisfaisante peut-être, si l'on tient compte de la suite de la phrase que nous reproduisons ici dans l'édition de référence de 1946 : « Cette époque est *désordonnée*. Maudit soit le souci d'être né, moi, pour la *faire rentrer dans l'ordre* » (*Hamlet*, NRF, Gallimard, 1946, p. 57 -nous soulignons). Il y a là un certain équilibre qui demande à être rétabli¹⁸.
- 41 Ainsi, à de longues années d'intervalle, ce mot « déshonorée », qui avait surpris Jacques Derrida mais qu'il avait retenu, et qu'il avait incorporé à sa réflexion sur la dimension éthique et politique de l'*out of joint*, n'était pas reconnu comme une traduction pertinente des mots de Shakespeare. Nouvelle preuve, s'il en fallait, que les critères permettant de juger d'une traduction sont à replacer eux aussi dans le contexte de production des écrits, de toute pensée.
- 42 Juste ou non, l'option « déshonorée » existe, notamment parce que Derrida en a parlé et que cela a fait sens pour lui. Au point que – à la limite – on pourrait presque parler d'une traduction de Derrida. Ou, sans aller jusque-là, accepter de considérer la proposition de Palle Leth :
- « Les bonnes traductions, en revanche, sont admirées puis citées, ayant ainsi toutes les chances de survivre (...). Il ne semble pas, de prime abord, qu'il y ait la moindre affinité entre la phrase de Hamlet et sa paraphrase par Gide. (...) Tout ce qui importe dans la phrase de Hamlet semble déformé et distordu, pour ne pas dire délibérément mis de côté par Gide. Mais nous sommes peut-être maintenant en mesure de porter un tout autre jugement. Ce n'est pas parce que les deux phrases considérées isolément ont très peu d'affinité littérale et sémantique que la phrase de Gide constituerait une mauvaise paraphrase de la phrase de Hamlet. Nous savons désormais que le sens de la parole de Hamlet se constitue dans un réseau d'expressions et de formulations dont le contenu lexical est divers. Il n'est pas impossible que fasse partie de ce réseau la notion d'honneur, une lecture plus approfondie de la tragédie pourrait l'établir » (Leth 2007 : 597).
- 43 Peut-être. Et cela pourrait faire l'objet d'un autre type de comparaisons, ce qui dépasse ici notre propos.
- 44 Au final, du moins pour nous, la scène manquante est celle-ci : ce mot, qui a inspiré de tels commentaires, qui l'a écrit ? Est-ce Gide ? Est-ce un relecteur ? Ni l'un ni l'autre ? Près de cent ans après que Gide a commencé sa traduction, est-il encore possible de le savoir ? Quels types d'archives pourraient permettre de retracer l'histoire d'un épisode si spécifique ? L'histoire d'une ultime correction (mal)heureuse ? D'une éventuelle faute d'impression ?

BIBLIOGRAPHIE

BARRAULT Jean-Louis (1949). *À propos de Shakespeare et du théâtre*. Paris, La Parade.

- CIGOJ LEBEN Breda (1984). « Une traductrice d'André Gide devant le problème de la fidélité de la traduction ». *Linguistica*, 24(1) : 204-205.
- CLAUDE Jean (1982). *André Gide et le théâtre*. Tome 1. Paris, Gallimard, Cahiers André Gide 15. //
- CLAUDE Jean (1992). *André Gide et le théâtre*. Tome 2. Paris, Gallimard.
- CLAUDE Jean (1985). « André Gide, traducteur d'Hamlet : histoire d'une traduction ». In *André Gide et l'Angleterre. Actes du colloque de Londres, 22-24 novembre 1985*, édité par Patrick Pollard, Londres, « Le Colloque Gide », Birkbeck College :42-46.
- CLAUDE Jean (1998). « Un travail théâtral à deux mains ». In Sylvie VIGNES (dir.), *Chemins ouverts. Mélanges offerts à Claude Sicard*. Toulouse, Presses Universitaires du Mirail : 241-248.
- DERRIDA Jacques (1993). *Spectres de Marx. L'État de la dette, le travail du deuil et la nouvelle Internationale*. Paris, Éditions Galilée.
- DÉPRATS Jean-Michel (1987). « Traduire Shakespeare pour le théâtre ? ». *Palimpsestes*, 1. [Consulté le 4 avril 2021].
- KORICHI Mériam (2013). « Traduire Hamlet ». Communication donnée le 20 juillet 2013 dans le cadre des Rendez-Vous du Conservatoire du Grand Avignon, organisés en partenariat par la SACD et les éditions Gallimard pour le Festival d'Avignon.
- LETH Palle (2007). « Métaphore et paraphrase ». *Archives de Philosophie*, 70(4) : 579-598.
- MAZZA Vincenzo (dir.) (2021). *André Gide et le théâtre. Un parcours à retracer*, Paris, Classique Garnier.
- POLLARD Patrick (2004). *Répertoire des Lectures d'André Gide : Littérature et culture de langue anglaise*, vol. II. Londres, Birkbeck College.
- RINESI Eduardo (2003). *Política y tragedia*. Buenos Aires, Colihue.
- RINESI Eduardo (2009). *Las máscaras de Jano*. Buenos Aires, Editorial Gorla.
- RINESI Eduardo (2016). *Actores y soldados. Cinco ensayos hamletianos*. Buenos Aires, Ediciones UNGS.
- RINESI Eduardo (2017). « Il n'y a aucune possibilité d'entente entre nous ». Traduit de l'espagnol par Antonia Garcia Castro. *Cultures & Conflits*, 107. [Consulté le 11 mars 2021].
- SAGAERT Martine & SCHNYDER Peter (2008). *André Gide. L'écriture vive*. Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux.
- SHAKESPEARE William (1946). *Hamlet*. Traduction d'André Gide. Paris, NRF, Gallimard.
- SHAKESPEARE William (1959). *La tragique histoire d'Hamlet, prince du Danemark*. Traduction d'André Gide. In *Shakespeare, Œuvres complètes*. Paris, Gallimard, Bibliothèque La Pléiade.
- SCHNYDER Peter (2000). « André Gide, traducteur de Hamlet, une apostille ». In Raymonde ROBERT (dir.), *Texte et théâtralité. Mélanges offerts à Jean Claude*. Nancy, Presses universitaires de Nancy : 53-66.
- SCHNYDER Peter (2001). « André Gide entre la traduction et sa glose ». In Luc FRAISSE (dir.), *L'Histoire littéraire. Ses méthodes et ses résultats. Mélanges offerts à Madeleine Bertaud*. Genève, Droz : 803-816.
- SCHNYDER Peter (2012). « André Gide, traducteur paradoxal ». *Romanica Wratislaviensia*, vol. LIX, 3389 : 229-236.

NOTES

1. Eduardo Rinesi est politologue et philosophe et c'est en tant que tel qu'il interroge l'œuvre de Shakespeare. Il enseigne à l'Université Nationale de General Sarmiento (UNGS, Buenos Aires) dont il a été recteur (2010-2014); il y dirige actuellement la Spécialisation en philosophie politique. Antonia Garcia Castro est docteure en sociologie (EHESS), traductrice, membre de l'Association des traducteurs littéraires de France (ATLF) et de l'Association des traducteurs et des éditeurs en sciences sociales (ATESS). Elle est une collaboratrice de longue date de la revue *Cultures et Conflits*.
2. Nos remerciements à Marie-Claire Lavabre et Rémi Guittet qui ont facilité l'accès à certains ouvrages.
3. La Première a lieu le 17 octobre 1946 au Théâtre Marigny. Puis la pièce est jouée en France et à l'étranger, dans les années 1940 et 1950, puis de nouveau à Paris, au Théâtre de l'Odéon, entre 1962 et 1964.
4. Sur l'histoire de la traduction de *Hamlet* par André Gide, voir : Claude 1982 : 200-213 ; Claude 1985 : 42-46. Voir également : Sagaert & Schnyder 2008 ; Pollard 2004. Concernant ce dernier ouvrage, l'extrait que l'on peut consulter via internet contient en annexe des références précieuses. Sont notamment reproduits des extraits de diverses correspondances de Gide où il s'exprime sur la genèse de ce travail.
5. En particulier, Déprats 1987; Schnyder 2012 : 229-236 ; Korichi 2013. Voir également Leth 2007.
6. « André Gide et le théâtre. Un parcours à re-tracer », 7-9 décembre 2017, et Mazza 2021.
7. En particulier : Jean-Michel Wittmann ; Ambre Fuentes ; Martine Sagaert, Peter Schnyder, Patrick Pollard, Vincenzo Mazza ; ainsi que Hugues Pradier et Eric Legendre. Nous les remercions ici de leurs réponses et de leurs indications.
8. Édition que nous supposons être une réédition de celle de 1959 mais que nous n'avons pas pu consulter.
9. « A la seule consultation de ces deux exemplaires, et sans faire appel aux manuscrits conservés à la Bibliothèque Jacques Doucet, lesquels sont soit de 1942, soit postérieurs, lors des remaniements d'abord pour l'édition de New York puis ensuite pour l'édition Gallimard qui représente l'édition de référence, on peut se faire une idée des points sur lesquels a porté cette sorte de travail à deux mains (...) ». (Claude 1998 : 243. Nous soulignons.)
10. Courrier du 30 septembre 2019. Parmi les références en question : Sagaert & Schnyder (2008), Schnyder 2000 et 2001.
11. Traductrice en langue anglaise des œuvres de Gide. Sur cette collaboration, voir notamment Cigoj Leben 1984.
12. Courrier du 28 septembre 2019. Sur les manuscrits relatifs à la traduction de *Hamlet*, cf. Claude 1992 : 473-474. Nous ne copions ici qu'un extrait pour donner une idée : « Manuscrit dactylographié de l'acte I, 33 ff. et 22 ff. Manuscrit autographe, 576 ff., formats divers, comprenant une version manuscrite sur feuilles de carnets, une version manuscrite sur cahier d'écolier, une version dactylographiée avec corrections et commentaires de Dorothy Bussy, une seconde version dactylographiée ».
13. Ainsi cette réprimande de Polonius à sa fille Ophélie : « Il me faut vous dire que vous ne vous comprenez pas vous-même aussi clairement qu'il convient à ma fille et à son honneur », alors que l'édition Schiffrin proposait : « à ma fille et à mon honneur » (Claude 1998 : 244).
14. Cf. *Hamlet*, NRF, Gallimard, 1946, note 4, p. 233. Dans l'édition de 1959, l'explication figure p. 1544, mais aucun appel de note ne suit l'expression située p. 669.
15. Établie et présentée par Henri Fluchère. Appendice et notes de Jean Fuzier.
16. Cf. tirade du premier comédien qui précède le monologue d'Hamlet à propos d'Hécube (Acte II, s. II) : p. 93 (Gallimard, 1946) ; p. 647 (Gallimard, Pléiade, 1959).

17. Pour une étude approfondie, si l'on se proposait de suivre la piste de la correction et/ou de la coquille, il faudrait une révision exhaustive de toutes les rééditions chez Gallimard de la traduction d'André Gide entre 1946 et 1959.

18. Sur ces sujets, on peut aussi se rapporter à Barrault 1949 : l'ouvrage reproduit trois conférences et contient des références à l'« out of joint ». L'accent est mis sur l'idée du mécanisme dérégulé qu'il faut réparer. Barrault a recours à une grande variété de mots (détraqué, disloqué, désajusté, déséquilibré, désaxé). Lorsqu'il en vient à citer Hamlet, c'est bien la traduction de Gide qu'il reprend : « Cette époque, certes, est désordonnée mais maudit soit le souci d'être né pour la faire rentrer dans l'ordre ! » (p. 78).

RÉSUMÉS

C'est à partir d'une traduction qu'on pourrait qualifier d'ordinaire, celle d'une réflexion philosophique consacrée aux dilemmes de la langue dans *Hamlet*, que les auteurs de cette chronique en sont venus à s'intéresser à une traduction tout à fait extraordinaire de cette œuvre, celle d'André Gide, mais aussi à la lecture qu'en fit Jacques Derrida, et à la postérité d'une expression à maints égards énigmatique...

It is from a translation that could be described as ordinary – the translation of a philosophical reflection on the dilemmas of language in *Hamlet* – that the authors of this text have come to take an interest in a quite extraordinary translation of this work, that proposed by André Gide, but also in Jacques Derrida's reading of it, and then in the posterity of a particular expression that is in many ways enigmatic...

AUTEURS

ANTONIA GARCÍA CASTRO

Association des traducteurs en sciences sociales (Atess) / Association des traducteurs littéraires de France (ATLF)

EDUARDO RINESI

Université Nationale de General Sarmiento (UNGS)